

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 20 MARS, 1879.

No. 30

## LE CHOIX D'UNE FEMME

*Suite et fin.*

—Marie-Ange est souffrante... Il n'y a pas de danger, cependant... mais sa maladie est contagieuse... et je craindrais...”

Puis, sur une nouvelle question de son fils, elle murmura le mot de petite vérole.

“ Tu la sauveras, mère ? s'écria Maurice.

—Je l'espère ? répondit-elle, en s'éloignant pour retourner auprès de la malade.”

Quand elle revint, elle paraissait rassurée.

“ Elle dort ! dit-elle en prenant place sur un banc de gazon.

“ Voici ce qui est arrivé : dans une de ses visites chez les pauvres, Marie-Ange a pénétré dans une maison où deux enfants étaient atteints de cette maladie... Elle a voulu braver la contagion, la contagion l'a frappée... Je n'ai point osé te l'écrire, mon cher Maurice, je savais quel coup t'eût porté cette fatale nouvelle... Ta cousine a montré une admirable patience, c'est elle qui me consolait, qui me reconfortait, comme si j'étais la plus à plaindre... Enfermée dans une chambre où la lumière ne pénètre pas afin de garantir sa vue affaiblie, étendue sur son lit, dévorée par de cruelles douleurs, elle ne se plaint jamais et s'occupe toujours du dérangement qu'elle nous cause... Jamais elle ne s'est inquiétée si la maladie lui enlèverait cette beauté si pure qu'elle seule ignorait.”

Marcellin avait écouté madame Charrière avec une émotion profonde. Il se souvenait de la grâce pudique, du charme candide de cette jeune fille. Cette maladie, ces douleurs, prix d'un admirable dévouement, lui causèrent une poignante souffrance. Il lui sembla que sa vie était liée à cette jeune vie menacée, et la plus ardente prière qui fut jamais sortie de son cœur en jaillit pour le salut de Marie-Ange.

Le lendemain, les deux jeunes gens commencèrent leurs excursions dans la forêt, moins pour se promener que pour chasser, par un exercice violent, les tristes pensées qui les assiégeaient.

Maurice reprit ses pinceaux, Marcellin herborisa.

Toutes leurs conversations roulaient sur la jeune malade. Marcellin n'était jamais las d'entendre faire son éloge ; il s'étonnait de n'avoir pas admiré, comme elles le méritaient, les adorables perfections de cette jeune fille. Une ineffable tendresse, mêlée d'admiration, de piété, de respect, fleurit dans son cœur et l'embaumait. Ce sentiment eut tout le calme des beaux soirs qu'il passait dans la forêt ombreuse, toute la sérénité douce de la dernière prière que l'on fait devant l'autel, quand l'encens a cessé de fumer, que la cire ardente est éteinte, mais que l'église est remplie d'un indéfinissable parfum qui attendrit et pénètre l'âme.

Un jour, Marcellin, accoudé sur la fenêtre du pavillon, regardait dans le vague et retombait dans ses douloureuses pensées, quand les sons voilés de l'orgue lui apportèrent la mélodie aimée.

Oh ! c'était bien la dernière et suave *Pensée* ; mais était-ce celle de Weber ou celle de Marie-Ange ? Peu à peu ce thème s'effaça pour faire place à une rêverie pleine de charme et de mélancolie. Ce n'était plus la musique d'un autre qu'interprétait la jeune fille : elle racontait les souffrances, les espoirs de la terre qu'elle avait vus s'évanouir ; elle chanta ses immortelles espérances qui ne devaient plus quitter le ciel.

“ Maurice ! Maurice ! s'écria Marcellin. Marie-Ange sera toujours belle : car elle possèdera toujours une âme sublime... c'est son âme que j'aime ! son âme qui sera toujours à l'abri des changements que le temps et la maladie opèrent.”

Les dernières notes s'éteignirent avec les derniers mots de Marcellin.

Lentement et de jour en jour la guérison de la jeune fille fit des progrès, mais un voile épais couvrait encore sa figure.

“ Marie-Ange, lui dit-il un après-midi que madame Charrière lui avait permis d'entrer dans la chambre de la jeune fille, et qu'elle s'était éloignée à dessein, je ne vous apprendrai rien en vous avouant que je vous aime... décidez de mon bonheur... voulez-vous être ma femme ?

—M. de Morenne, lui répondit-elle, vous ne m'avez pas vue...

—Oh ! ne me parlez pas ainsi ! qu'importe après tout que la fleur de votre visage ait été enlevée ! Ne

possédez-vous point toujours les vertus de l'âme et du cœur qui m'ont attiré vers vous dès le premier jour, et, je puis le dire, à mon insu.

—Demain vous aurez ma réponse.”

Marie-Ange se leva à ces mots et s'éloigna appuyée sur madame Charrière qui venait de rentrer.

Marcellin dormit peu, sortit avant le jour et se rendit à Samois pour assister à la messe.

Comme il descendait la nef de l'église, il reconnut madame Charrière et Marie-Ange qui quittaient leur banc et se dirigeaient vers le bénitier.

Au moment où il leur présentait la main dévotement, Marie-Ange leva son voile.

Les clartés du soleil passant par la petite rose du portail mettaient son visage en pleine lumière.

Elle avait perdu de son teint, et le délicieux ovale de sa figure s'était légèrement altéré, mais ses yeux brillaient du même feu ardent et doux, le même sourire plein de bonté reposait sur ses lèvres : on eût dit qu'elle avait gagné en expression ce que la maladie avait dévoré de cette beauté suave.

Marcellin tira un bague de son doigt.

“ C'est l'anneau de mon père, ” dit-il.

Marie-Ange le prit, et tous trois s'agenouillèrent pour prier Dieu de bénir ces saintes fiançailles.

Quand elle se leva, le visage de Marie-Ange rayonnait.

“ Combien je l'aimerai ! dit-elle, en sortant, à l'oreille de madame Charrière.

—Es-tu bien sûre de ne pas l'aimer depuis longtemps, chère fille ? ”

Marie-Ange posa la main sur son cœur avec un geste naïf, puis relevant les yeux vers madame Charrière :

“ C'est vrai... dit-elle, mais je ne le savais pas.

“ Oh ! moi, enfant, je lisais mieux dans vos âmes, et sais-tu qui nous attend à la Madeleine ?

—Non ! répondit-elle tout émue.

—Sa mère ! la tienne... ”

Ce fut en effet Clotilde de Morenne qui parut sur le seuil de la villa. Maurice et sa mère avaient ménagé cette surprise à Marcellin.

La fortune de Marie-Ange était modeste, madame de Morenne n'était pas riche : on ne parla donc point de